

ROOTLESS CHILDHOOD, SHATTERED CHILDHOOD

Simona Şuta
Lecturer, PhD., University of Oradea

Abstract: The quest of identity is a necessary way and fascinating for each human being in part. Belonging to a family, relating to your predecessors is the one thing that creates the balance and the roots for every person. "L'enfant de Noe" fights to save the appearance and the continuity.

Keywords: family, identity, past, child, Nazism, selection.

Motto : « La filiation, c'est une notion
de sentiments plus que de gènes. »
Jean Gastaldi

Tout enfant à un moment donné, s'interroge sur ses origines et comme il s'interroge que ses parents ne l'aiment pas suffisamment ou pas assez bien, il fantasme qu'ils ne sont pas ses vrais parents, et ils s'en inventent de nouveaux, plus valorisants. Tel est le roman familial identifié par Sigmund Freud, en un concept des plus simples d'apparence, mais en réalité très subtil et fécond.

Utilisé aujourd'hui en psychologie comme en littérature ou en histoire, il reste intimement lié au mythe d'Œdipe. La plupart des thèmes de la filiation qui parcourent la société en découlent : pathologies transgénérationnelles, adoption, secrets de famille.

La filiation n'est pas de l'ordre de la négociation privée, en tant qu'une réalité liée à la communauté, au droit, à la culture. Elle inscrit sa place dans la généalogie, à laquelle sont attachées des règles spécifiques. Un changement de filiation doit se garder de deux enjeux : la fascination de la volonté et la fascination de la biologie.

Les sociologues voient dans la famille un groupe social dont la spécificité « est de croiser des liens hétérogènes (lien de couple, lien de filiation, lien fraternel) institués dans un système de parenté et de socialiser à travers ces liens une dimension spécifique de l'expérience humaine, celle du temps de la vie et de sa transmission. » (Irène Théry, Droit, famille et vie privée, le pari du défaut, « Commentaire », nr.83, 1998, p.827). L'approche des sociologues est globale elle se fait par l'étude du phénomène familial dans son ensemble ; celle des juristes, par nature, est parcellaire : elle se fait par le lieu qui relie les hommes entre eux. Le Code civil ne comporte aucune définition de la famille, ni même aucun intitulé qui lui soit consacré. La famille n'est pas une entité juridique dotée d'autonomie : elle n'a pas de personnalité morale. Le Code ne connaît que des personnes et des actes ou des faits qui sont créateurs de liens ; la famille naît de rapports interindividuels : rapports d'alliance que crée le mariage ou rapports de parenté que crée l'établissement de la filiation.

La psychologie définit la famille par la présence d'un sens commun entre des personnes qui forment un « nous » et entre lesquelles existe un certain lien. Le psychologue Alberto Eiguer, dans son article « Le sens de la famille, le nous et le lien » (Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux 2001/2, nr.47, p.39-52) affirme : « Mon parti pris est du côté du nous : les membres de la famille construisent un nous qui touche leur identité commune et qui s'enracine dans leurs inconscients. Deux originaux concernent ce nous : celui de leur fonctionnement psychique archaïque et celui de l'archaïsme ancestral.

Mais si le nous familial peut se formuler, c'est qu'il acquiert une autonomie par rapport au je des individus formant une famille. Ce nous existe dans la mesure où ils sont ou ont été ensemble, c'est comme une référence, qui fait partie d'eux-mêmes. »

C'est la difficulté de rester ce « nous » pour, ensuite, devenir un « je » capable à former et maintenir des liens authentiques dans un « nous » familial que le roman d'Eric-Emmanuel Schmitt met en discussion (*L'Enfant de Noé*).

Joseph, 7 ans, est le fils unique de la famille Bernstein, une famille juive, vivant à Bruxelles en 1942, menacée de déportation par les Nazis. Pour sa protection, sa famille le confie à la comtesse du Sully, qui, à son tour, le confie au père Pons, un petit curé de campagne qui, avec l'aide de certains villageois, sauve des enfants juifs sous des identités fausses. Mademoiselle Marcelle, la pharmacienne du village est le redoutable complice du père Pons qui soutient, au prix du sacrifice personnel, le projet du père Pons. À côté de celui-ci et de son compagnon Rudy, le petit Joseph découvre l'amitié, l'amour, le courage, le soutien, mais aussi la valeur d'une culture à transmettre, car, le père Pons ne se contente pas de sauver des vies, tel Noé, il essaie aussi de présenter leur diversité, en ramassant des objets appartenant à une culture ou à un peuple menacé de disparition.

Joseph, comme des milliers d'enfants juifs, n'est pas épargné de l'événement qui a marqué à jamais l'humanité, la deuxième guerre mondiale, et donc, n'est pas épargné du sentiment d'insécurité, d'abandon, d'étrangeté :

« Lorsque j'avais dix ans, je faisais partie d'un groupe d'enfants que, tous les dimanches, on mettait aux enchères. »

C'est la phrase qui ouvre l'histoire de Joseph, phrase qui annonce une des conséquences de l'inhumaine : le sentiment d'avoir eu son enfance volée par la séparation de ses parents. Ce sentiment est à rattacher au sentiment d'abandon, très fort, et chez Joseph et chez tous les enfants juifs que l'histoire a obligés d'être éloignés de leurs familles.

Joseph devient « l'enfant de Noé » - l'enfant de celui qui a sauvé l'humanité de son extinction. La métaphore du titre se construit et se déconstruit, en même temps, le long des cinq parties du livre, car, même si, apparemment, on est devant une autre histoire tragique d'une vie sous la puissante empreinte la Shoah, Schmitt oriente le récit vers la perspective de la victoire de l'humanité, face aux atrocités de l'humanité. Devenir « l'enfant de Noé » signifie s'être sauvé mais aussi avoir sauvé son identité juive, son identité humaine ; ce n'est pas seulement une victoire contre la mort, mais une victoire contre la Mort de l'être humain sur la terre.

La perte de sa propre identité commence chez le petit Joseph par l'abandon de ses parents et son inscription dans l'histoire universelle – le don et l'appui suprême offert par sa mère, donc, doublement étoilé lors de leur dernière nuit passée ensemble :

« - Tu vois, Joseph, me dit maman, cette étoile-là, c'est notre étoile. À toi et à moi.

- Comment s'appelle-t-elle ?

- Les gens l'appellent l'étoile du berger ; nous nous l'appellerons « l'étoile de Joseph et de maman. » (Eric-Emmanuel Schmitt, *L'Enfant de Noé*, Editions Albin Michel, 2004, Paris, p.21)

L'enfant est confié à la comtesse de Sully et à son mari, mais pas pour très longtemps, car, après avoir affiné son français, en trahissant son cher et doux yiddish, doit renoncer à son statut de noble, et accepter la protection du père Pons, curé catholique de Chemhlay, qui l'a mis en pension sous des faux papiers, à Villa Jaune, école et foyer pour les enfants.

Les quelques jours passés chez l'intimidante Marcelle, la pharmacienne de Chemlay, met l'enfant dans un état de désarroi, car, après être devenu « plus familial » avec le père Pons, au cours de leur voyage en vélo pour gagner Villa Jaune,

il doit le quitter et attendre le pétrissement de son nouveau camouflage chez cette femme qui « faisait peur aux enfants. » (L'enfant de Noé, p.31).

D'ailleurs, Mademoiselle Marcelle, qui s'apparentait à tout sauf à une femme »(p.31) va incarner l'être le plus émouvant de l'histoire, par le courage démontré peu après la Libération :

« Je ne suis pas bonne, je suis juste : j'aime pas les curés, j'aime pas les juifs, j'aime pas les Allemands, mais je ne supporte pas qu'on s'attaque aux enfants. » (L'enfant de Noé, p.53).

Pendant quelques années, Joseph est devenu « Joseph Bertin, j'ai six ans, je suis né à Anvers et mes parents sont morts l'hiver dernier de la grippe », donc, un enfant orphelin et déraciné d'un seul coup.

Autant que déconcerté par son nouveau statut, Joseph arrive à mettre en question la culture juive et la religion hébraïque, coupable (ou non) de l'attitude tyrannique d'Hitler, qui mène à la destruction de toute marque ou trace juive sur la terre, lorsqu'il apprend du père Pons que ce dernier a entamé deux collections : une collection tzigane et une collection juive, suivant le modèle de Noé avant le déluge. Il porte une discussion troublante et profonde avec le père Pons sur la vérité de la religion, car une fois rené dans une autre culture, il doit adopter – dans la même démarche protectrice – une autre relation avec Dieu. De nouveau, le père Pons sauve le petit Joseph qu'il ne se retrouve, plus tard, dans une autre typologie qui n'aura pas sa place dans la mentalité commune, en faisant descendre la religion, de son statut de vérité absolue, à celui de « façon de vivre ». Simplement.

« - Comment voulez-vous que je respecte les religions si elles ne sont pas vraies ?

-Si tu ne respectes que la vérité, alors tu ne respectes pas grand-chose. $2+2=4$, voilà ce qui sera l'unique objet de ton respect. A part ça, tu vas affronter des éléments incertains : les sentiments, les valeurs, les choix, autant de constructions fragiles et fluctuantes. Rien de mathématique. Le respect ne s'adresse pas à ce qui est certifié mais à ce qui est proposé. »

Le père éloigne Joseph de la dangereuse niaiserie de mêler Dieu et la religion et d'oublier le don de la liberté humaine, quoique écœurante pourrait passer aux yeux d'un orphelin :

« ...Dieu a achevé sa tâche. C'est notre tour désormais. Nous avons la charge de nous-mêmes. » (p.77)

Pendant la seconde année depuis la séparation de ses parents, Joseph a une rencontre inattendue avec son père, rencontre qu'il n'est pas capable de transformer en la retrouvaille de sa famille :

« Je demeurais paralysé. Je ne voulais pas de cette rencontre. « Pourvu qu'il ne me voie pas ! » Je retiens ma respiration. Le tracteur crachota sous notre arbre et poursuivit son cheminement vers la vallée. « Ouf, Il ne m'a pas vu ! ». Cependant il n'était qu'à dix mètres et je pouvais encore l'appeler, le rattraper. »

Apparemment, la réaction de Joseph peut paraître inhumaine, voire monstrueuse, d'autant plus que volontaire, donc, consciente. Mais le refus de joindre son père s'explique par la fragilité d'un enfant dont les parents – la stabilité – ont dû s'évanouir, disparaître. L'éloignement de ses parents a produit un tel trouble émotionnel chez Joseph, que l'aliénation qu'il subit à ce moment donné n'est qu'une réaction au conflit intérieur qu'il traverse et une protection que le psychique humain a à sa portée.

Au cours de l'avant-dernier chapitre Joseph arrive, avec son histoire, au moment d'où il est parti : la tension durant l'attente du moment de la réunion avec ses

parents. On identifie chez l'enfant l'un des plus douloureux moments de sa vie quand il est condamné à espérer l'arrivée de ses parents et la reprise de leur vie ensemble :

« Je déteste espérer. Je me sens nul et sale quand j'espère. » (p.106)

Joseph s'indigne contre l'injustice de devoir attendre, même guêter ce qui lui appartient dès et par sa naissance. Son âme innocente n'accepte pas qu'on lui ôte le droit à l'appartenance, à l'arbre, à la quiétude et, finalement à l'unité.

Une fois les parents retrouvés, Joseph découvre une autre conséquence de l'écoulement du temps : l'histoire a changé, les lieux ont changé, mais ce qui est pire, les gens ont changé :

« On ne retrouve pas ses parents juste, en les embrassant... Ils avait quitté un enfant et récupéré un adolescent. » (p.110)

Et les parents et l'enfant, ont des difficultés à se reconnecter et à métaboliser leurs expériences traumatiques. Le sentiment d'étrangeté et de dépersonnalisation que Joseph subit est peu compris par des parents, peu compris par lui-même, et son angoisse de quitter père Pons risque de se transformer dans une forme de désaffiliation irréversible du groupe familial et même culturel auquel il devait ré-appartenir. La collection des livres en yiddish conçu par le père Pons a créé un lieu indestructible entre l'enfant et l'adulte, lien perçu par Joseph comme le garant de sa survivance et de son appartenance. Il a fallu que père Pons commençât une collection, pour l'âme russe, pour que leur rapport serré se dissolve.

« - Libère-toi de moi, Joseph. J'ai fini ma tâche. Nous pouvons être aussi maintenant. » (p.113)

Cinquante ans après, Joseph se rendant chez Rudy, en Israël, revit la menace de la guerre et de la disparition de la culture palestinienne. Comme le père Pons était déjà mort depuis des années, Joseph, dont la culture juive a été sauvé par le père Pons, continue le respect et la considération pour l'âme humaine qu'il a vécu et vu, et s'engage dans la tradition de Noé de sauver ce qui risque d'être balayé.

Donc, l'antidote à la rupture et à la disparition s'avère être la collection des objets. La collection protège, la collection comble le vide, l'absence. Elle donne un sens à la vie, parce qu'elle s'oppose au chaos laissé par la perte et l'annihilation.

Joseph continue la passion de rassembler des marques de l'humanité apprise à côté du père Pons, parce qu'il se rend compte que dans un monde où la paix est extrêmement fragile, les collections confèrent une stabilité.

BIBLIOGRAPHY

- Bailly, Alexandre, Comportements humains et management, Ed. Pearson France.
Chauchat, Hélène, Du fondement social de l'identité du sujet, Paris, PUFF, 1999.
Erikson, Erik, Copilăre si societate, Ed.Trei, 2015.
Lipiansky, Edmind Marc, Identité subjective et interaction, Paris, PUFF, 1992, p.176.
Muchielli, Alex, L'identité, Paris, PUFF, 7^e ed, 2009.
Schmidt, Eric-Emmanuel, L'enfant de Noé, Livre de poche, 2008.
Schmidt, Eric-Emmanuel, Plus tard je serai un enfant, entretiens avec Catherine Lalanne, Bayard Editions, 2017.
Tap, Pierre, Identité individuelle et personnalité, Ed. Privé.
Wolynn, Mark, Povestea ta a început demult. Cum să vindeci traumele familiei moștenite. Ed.Trei, București, 2016.